

***Force-Bonté* de Bakary Diallo : quand la bonté est au service du «vivre-ensemble»**

Assane NDIAYE⁴⁷,
Université Assane Seck de Ziguinchor

Résumé

Le discours de paix, loin de toute idéalisation, est surtout opportun en temps de guerre. Il permet aux peuples de dialoguer et de se comprendre. Pour réussir ce bon «vivre-ensemble», les hommes ont besoin constamment de générosité, surtout pendant les moments difficiles. Toutefois, il est rare de trouver dans la littérature des ouvrages dans lesquels la bonté domine toute autre thématique. *Force-Bonté* de Bakary Diallo en est une exception. Dans cette œuvre romanesque, le tiraillleur sénégalais propose la tolérance pour permettre aux hommes de vivre dans la quiétude. Paru dans un contexte d'après-guerre et en pleine colonisation de l'Afrique, ce roman de Bakary Diallo est le livre du dialogue. Son auteur est convaincu que la bonté est seule efficace pour éviter les différends et accepter les différences. L'objectif de notre travail est de montrer que le natif de Mbala préconise la bonté pour rendre tout «vivre-ensemble» possible et paisible. S'appuyant sur une démarche thématique-stylistique et une approche interculturelle, l'article a mis l'accent sur l'intérêt de la bonté dans les rapports interafricains et sur son essence pour le dialogue interracial.

Mots-clés

Dialogue, différence, générosité, interculturalité, «vivre ensemble».

Abstract

The speech of peace, far from any idealization, is especially opportune in time of war. It allows peoples to dialogue and understand each other. To succeed in living together, men need constant generosity, especially during difficult times. However, it is rare to find works in literature in which

⁴⁷ Assane NDIAYE est un jeune chercheur sénégalais de 36 ans. Après une thèse de Doctorat sanctionnée par la mention « Très honorable avec félicitations du jury », il a publié une dizaine d'articles et quatre ouvrages. Membre de plusieurs laboratoires de recherches, il a participé à trois ouvrages collectifs. Vivant au Sénégal avec sa famille, il prépare la parution de sa cinquième œuvre.

goodness dominates all other themes. Bakary Diallo's *Force-Bonté* is an exception. In this novel, the Senegalese “*tirailleur*” offers tolerance to allow men to live in peace. Published in a post-war context and in full colonization of Africa, this novel by Bakary Diallo is the book of dialogue. Its author is convinced that goodness alone is effective weapon in avoiding conflicts and accepting differences. The purpose of our work is to show that the native of Mbala advocates kindness to make everything live together possible and peaceful. Based on a thematic-stylistic approach and an intercultural approach, the article emphasized the interest of goodness in inter-African relations and its essence for interracial dialogue.

Keywords

Dialogue, difference, generosity, interculturality, living together.

Introduction

Toute la palette, infiniment riche et diversifiée, de l'expérience humaine du mal constitue un fonds inépuisable dans lequel romancier, dramaturge et poète ne cessent de s'alimenter, comme s'il s'agissait là, indiscutablement, d'une ressource bien plus riche et féconde du peu qui pourrait être tiré du bien, de la bonté et du bonheur (Terestchenko, 2011 p. 427)

Ce constat fait par Michel Terestchenko est certes alarmant, mais reste révélateur de la grande détresse qui habite les écrivains lorsqu'ils conçoivent leurs œuvres. Nombreux sont ceux qui se contentent d'écrire la souffrance comme si la vie de tous les jours n'est faite que de malheur, de guerre... Pourtant, à en croire Terestchenko, il est clair qu'il existe des parcelles de bonheur susceptibles d'encourager un bon «vivre-ensemble». Il revient de ce fait aux écrivains de mettre en valeur cette dose de générosité pour permettre aux lecteurs d'oublier le cynisme qui gagne le monde.

C'est tout l'intérêt qu'il faut accorder à l'esthétique de la bonté⁴⁸. Dans des moments de crise, de haine, l'écrivain ferait mieux de proposer aux hommes une littérature positive, moins sinistre et plus réconciliatrice. Afin d'apaiser

⁴⁸ « La bonté n'est pas seulement une valeur humaine, morale ou religieuse, c'est une valeur citoyenne, une condition pour transformer notre société de compétition, de fragmentation et de solitude en une société qui promeut la collaboration des individus entre eux et entretient le sentiment d'appartenance à une communauté ». (D'Ansembourg, 2008 : 24)

les tensions entre les peuples, d'aider à résoudre beaucoup de différends, le rôle de l'auteur, plus précisément celui du romancier, est d'inviter au dialogue, gage de toute résolution de conflits. Il est à remarquer que la thématique de la bonté occupe une place de choix dans certains ouvrages. Christine Lefranc traduit de l'anglais l'œuvre de Stefan Einhorn sous le titre de *L'Art d'être bon*⁴⁹, Jean-Jacques Rousseau promeut la bonté dans ses *Confessions*⁵⁰, Lucie Cousturier livre des leçons de gentillesse dans *Des inconnus chez moi*⁵¹, Diakaridia Koné, Aboudou N'golo Soro et alii réfléchissent sur la « poétique du «vivre-ensemble» dans la littérature africaine »⁵²... Toutefois, le thème de la bonté est rarement proposé⁵³ comme une arme pour le dialogue, surtout dans l'œuvre romanesque.

Pour ces raisons, nous comptons nous intéresser au roman de Bakary Diallo intitulé fort justement *Force-Bonté*⁵⁴. Publiée pourtant dans un contexte de crises humaines, à la fin de la Grande Guerre et en pleine colonisation, l'œuvre accorde peu de place aux atrocités de ces ères. Son auteur, loin d'écrire une « littérature rose »⁵⁵, y prône la bonté pour résoudre tous les problèmes. Cela pousse Mohamadou Kane à conclure qu'« il croit fermement en l'amitié entre les peuples » (Kane, 1985 : x). Comment alors la bienfaisance peut aider à vaincre les préjugés ? N'est-il pas possible de « vivre-ensemble » grâce à la promotion du bien ? Au cours de cette étude, nous tenterons de montrer comment la bonté aide à faciliter tout dialogue. S'appuyant sur la méthode thématique-stylistique et l'approche interculturelle⁵⁶, le travail s'attachera à indiquer l'importance de la bonté dans le dialogue interafricain et son rôle pour un meilleur « vivre-ensemble » entre le Noir et les Français.

⁴⁹ Stean Einhorn, 2008, *L'Art d'être bon. Oser la gentillesse*, trad. de l'anglais par Christine Lefranc, Paris, Belfond.

⁵⁰ Jean-Jacques Rousseau, 2009, *Les Confessions* [1^{ère} éd. : 1782], Paris, Gallimard.

⁵¹ Lucie Cousturier, 2001, *Des inconnus chez moi* [1^{ère} éd. : 1920], Paris, L'Harmattan.

⁵² Diakaridia Koné et Aboudou N'Golo Soro (Sous la dir.), 2017, *De l'Altérité à la poétique du vivre ensemble dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan.

⁵³ Comme pour apporter une réplique à Georges Bataille lorsqu'il écrit *La littérature et le mal* (Gallimard, 1957), Michel Terestchenko publie un article intitulé « La littérature et le bien » (*Revue du MAUSS*, 2011 : 427-445).

⁵⁴ Bakary Diallo, 1985, *Force-Bonté* [1^{ère} éd. 1926], Dakar, NEAS.

⁵⁵ Cf., Mongo Beti, 1955, « Afrique noire, littérature rose », *Présence Africaine*, n°1-2, p. 133-140.

⁵⁶ « L'interculturel c'est la représentation de "l'autre" [Mis entre guillemets par l'auteur] de façon acceptable, l'étude d'autres cultures et d'autres populations dans une perspective qui soit libertaire, donc ni répressive ni manipulatrice ». (Asgarally, 2005 : 1).

1. De la bonté pour dialoguer avec des hommes du même continent

Dans *Force-Bonté*, Bakary Diallo commence par montrer d'abord que des hommes d'un même continent (ici l'Afrique) ne s'entendent pas et se méfient par conséquent. Il est alors nécessaire, dans un contexte de conflit, qu'ils discutent. Pour y arriver, il leur faut faire preuve de bienfaisance, de clémence.

1.1.1 Des hommes du même pays et de la même d'ethnie

Bakary Diallo relate plusieurs épisodes pour montrer qu'il arrive que des personnes de la même ethnie se méprisent. Cette situation confuse et paradoxale surprend le narrateur. Il appelle de ce fait à corriger une telle incohérence. Un travail de cette nature nécessite un grand esprit de dépassement de la part des acteurs. Avant de chercher à comprendre l'autre, il faut saisir la différence existant entre des individus de la même ethnie. En réalité, chez les Haalpulaaren, en raison du phénomène des castes, des hommes du même groupe social se méfient parfois : les nobles sous-estiment souvent des personnes de castes inférieures. Ce climat justifie le manque de communication et de considération. Les préjugés minent les relations humaines. C'est probablement ce qui pousse Mustapha Cherif à écrire : « La société est en peine d'objectif-en manque d'horizon, au sujet de la vie commune, de l'engagement partagé, du « vivre-ensemble » » (Cherif, 2009 : 35). À en croire ce penseur algérien, les hommes ont des efforts à faire afin de mieux s'entendre. Pour cela, un dialogue s'impose.

D'après Cherif, il convient d'accepter les différences pour bien «vivre-ensemble». De ce fait, la bonté devient la clef du dialogue. Elle permet d'instaurer les échanges, de favoriser le débat devant aider à accueillir l'autre et à le comprendre. Dès que les uns acceptent de s'ouvrir aux autres, ils favorisent la vie en communauté. Ce climat participera de fait à encourager la solidarité et à noyer les préjugés.

Devant être consulté par un médecin militaire avant son engagement dans l'armée française, le natif de Mbala est bouleversé par l'idée de se mettre à nu sous les yeux des soldats, surtout ceux du Toucouleur Demba Sow. Il éprouve une énorme gêne, contrairement à son ami qu'il a toujours sous-estimé. Lorsque ce dernier tente de railler sa suffisance en ces termes : « Bakary, ne sois pas fier, tu sais aussi bien que moi que dans la vie il faut raisonner selon les circonstances » (Diallo, 1985 : 29), c'est de manière pertinente qu'il approuve l'opinion de son compagnon :

Un trait de lumière traverse mon esprit. Je suis honteux de ce conseil à moi donné par un *labbo* que la scène du corps nu d'un *Gorko* peulh, où je fais figurer. Décidément le monde est

renversé. Maintenant ce sont les *labbo* qui ont plus d'esprit que les Peulhs. Non, non et non encore. Demba a raison. Les hommes sont des *Thiovodji* [Termes mis en italique dans le texte initial] sacrés. La bergerie est trop étroite, ils ne peuvent s'y connaître à fond. Mais, mis ensemble sur un champ plus vaste, ils apprécient pleinement leur valeur. (Diallo, 1985, pp. 29-30)

Ce passage révèle des différends intra-ethniques bien réels chez les Haalpulaaren. Effectivement, en raison de la hiérarchisation de leur société, les différences de classes sont bien respectées. De ce fait, les castes d'autorité ont tendance à mépriser les autres. Bakary Diallo, éleveur et par conséquent membre de la première catégorie⁵⁷, est alors surpris de la clairvoyance de son ami Demba Sow, un labbo⁵⁸ (boisselier). C'est tout le sens du participe passé « renversé ». Bakary, ayant toujours sous-estimé les hommes des autres catégories, vient de se rendre compte de ses préjugés ridicules. Pour corriger une telle ignorance, il faut instaurer généreusement le dialogue. Ce travail l'incitera à respecter Demba. Ainsi, une « décolonisation du regard » (Zaoui, 2009 : 74) aidera « rimbe » (première catégorie chez les Haalpulaaren) et « labbo » (deuxième catégorie de la même ethnie) à vaincre les différences pour vivre en harmonie.

1.2 Des hommes du même pays, mais d'ethnies différentes

Dans *Force-Bonté*, Bakary Diallo n'exige pas seulement de la bonté pour un dialogue intra-ethnique sain. Désirant une cohabitation paisible, il évoque la nécessité de l'entente cordiale entre des concitoyens. À cet effet, le romancier révèle que chez lui (le Sénégal) de nombreux préjugés minent les rapports sociaux, chaque groupe social s'estimant supérieur à l'autre. Ce conflit culturel ne participe pas à rendre possible un « vivre ensemble ». Il revient alors aux hommes de faire preuve de bonté constante afin de transcender les différences et noyer les différends. Quand « chaque personne reconnaît et accepte la réciprocité de la culture d'autrui » (Souhila, 2016 : 64), il sera possible de se surestimer, de se respecter. Le respect mutuel est aussi un gage d'une cohabitation paisible.

⁵⁷ « A la première catégorie (rimbe) [Mis entre parenthèses par l'auteur] appartiennent les personnes au sens plein du terme, définies par l'intelligence, le savoir, la possession des biens et l'autorité [...] ». Cf., Yaya Wane, 2011, « Les Castes chez les Toucouleurs », www.senegalfouta.canalblog.com, (consulté le 21 février 2019).

⁵⁸ « Le deuxième ordre (nyeenybe) [Mis entre parenthèses par l'auteur] rassemble la multitude des individus auxquels incombent la technique et l'art, entre autres utilités sociales. Les nyeenybe sont soumis aux rimbe, qui les méprisent, les utilisent [...] ». Idem. *Ibid.*

Une telle acceptation n'est possible que si le dialogue est établi. En fait, le débat contribue à éclairer des zones d'ombre. Il permet de lever le voile, de vaincre les tabous, les préjugés... Arme efficace contre la haine, le dialogue participe à apaiser des climats tendus, à éviter les problèmes entre les personnes. D'ailleurs, Adama Samaké est convaincu que la « richesse culturelle du monde réside dans sa diversité dialogique » (Samaké, 2010 : 302). Selon ce critique, le dialogue est fondamental pour l'entente cordiale des peuples. Il est un régulateur social dans la mesure où il contribue à vaincre les malentendus en permettant à chaque interlocuteur de découvrir son prochain.

Dans *Force-Bonté*, Bakary Diallo révèle les malentendus culturels latents au Sénégal, entre Wolofs et Peulhs. En réalité, les premiers estiment souvent qu'ils sont plus civilisés que les seconds, et vice-versa. Les uns et les autres, par leur manière de se juger, développent des comportements qui frisent la suffisance. Chaque ethnie se croit être au-dessus de l'autre, créant ainsi un climat de méfiance. C'est cette dernière qui aboutit aux malentendus que cherche à combattre Bakary Diallo. Pour rendre le dialogue effectif et affectif, il faut que les deux parties apprennent à se respecter, qu'elles soient solidaires. À ce sujet, cet épisode que relate le narrateur lorsqu'il rejoint un nouveau groupe de soldats est révélateur de la nécessité du dialogue pour promouvoir un bon «vivre ensemble» :

Je suis maintenant avec des Ouolofs engagés peu de temps avant nous et quoique ne parlant pas la même langue, nous arrivons à nous entendre. Il y en a qui parlent peulh et ils pensent comme moi que les Ouolofs et les Peulhs sont des frères. Leur milieu me plaît. Ceux qui connaissent la langue de mon pays m'apprennent à parler la leur. Je m'y intéresse fort en bon élève. Ils me disent :

- *Ihoo peulh n'ga* : Tu es Peulh.

- *Noun oualoflanou* : Nous sommes Ouolofs.

- *Peulh-ack-ouolof benlagnou* [Expressions mises en italique dans le roman] : Peulh et Ouolof sont un.

Leurs paroles me charment et me portent à les aimer. Le Peulh et le Ouolof, en effet, ne doivent être qu'un comme tous les hommes. (Diallo, 1985 : 33-34)

Cet extrait est illustratif des différends qui existent au Sénégal, plus précisément entre les Wolofs et les Haalpulaaren. Les premiers, majoritaires au pays de la Téranga, ne cessent de vouloir imposer leur culture aux autres ethnies, estimant que toutes les personnes qui maîtrisent leur langue sont « civilisées ». Celles qui s'expriment rarement en wolof, comme les Peulhs,

sont généralement méprisées puisque considérées comme des ignorants. Ce manque de considération justifie les distances que prennent les Haalpulaaren, accentuant ainsi les malentendus entre des peuples du même pays. Bakary Diallo reconnaît certes ce problème, mais indique que la solution est le dialogue. Pour cette raison, il est sûr que pour s'entendre il faut un amour mutuel et sincère. Le «vivre ensemble» exige de la générosité et non de « la gentillesse de façade » (d'Ansembourg, 2008 :12).

1.3 Des hommes de pays différents

La méfiance, l'ignorance, l'insolence... peuvent contribuer à rendre un dialogue difficile, voire impossible. Cette situation incongrue n'encourage aucun débat entre des personnes du même pays ou de pays différents. Dans *Force-Bonté*, Bakary Diallo entend indiquer les différents paliers à franchir afin de nouer un échange franc et de jouir d'un «vivre ensemble» : connaître l'autre pour le comprendre. Pour le romancier sénégalais, la vie harmonieuse en communauté commence par une volonté d'accepter son prochain, en dépit des différences. De ce fait, tout rapprochement sera possible. Dans cet ordre d'idées, le constat d'Issa Asgarally trouve toute sa pertinence lorsqu'il affirme :

Le XXe siècle aura été profondément marqué par la violence et la guerre. La technologie de la mort a « progressé » [Mis entre guillemets dans le texte initial], mais non l'art de vivre ensemble. Aux causes profondes de la guerre vient paradoxalement s'ajouter la culture. Dans les faits, la culture peut mener à la guerre ou à la paix. [...] Il nous faut d'urgence une nouvelle manière de voir et d'agir. C'est tout l'enjeu de l'interculturel. Que la culture n'alimente plus la guerre et la violence, mais qu'elle nous aide à vivre ensemble. (Asgarally, 2005 : 1)

Issa Asgarally regrette d'abord l'absence inquiétante de l'entente cordiale entre les hommes au moment où les rapports humains sont de plus en plus minés par la violence. Asgarally ne manque pas de faire remarquer les conséquences nuisibles de l'intolérance culturelle. Il est alors urgent de dialoguer pour parvenir à situer les différences afin d'éviter les différends. Au lieu de la «technologie de la mort», il promeut «l'art de vivre ensemble». L'humanisation des rapports entre les hommes passe nécessairement par la disposition de ces derniers à dialoguer afin de se comprendre. Pour un judicieux «vivre-ensemble», il revient à chaque individu d'accorder à son vis-à-vis considération et respect.

Venues au Maroc pour neutraliser les dernières poches de résistance, les troupes coloniales font face à la résistance des populations locales. Ces

dernières, ne comprenant ni leur langue, ni leurs motivations, établissent difficilement des contacts avec les tirailleurs. Les Marocains sont chez eux, mais Bakary Diallo a l'impression qu'ils se sentent étrangers dans leur propre pays. Cette atmosphère désole du moment où elle installe dans la confusion et rend la coexistence compliquée. D'après le narrateur, il faut de la générosité pour que les hôtes et les étrangers vivent dans une parfaite entente.

Arrivé dans un marché marocain, Bakary Diallo désire ardemment dialoguer avec un commerçant. Ne sachant pas comment s'y prendre, il cherche à acheter des articles pour entrer en conversation. Le tirailleur sénégalais est convaincu que pour « connaître les sentiments » (Diallo, 1985 : 66) de l'autre, le dialogue s'impose. Dans le désir d'établir le contact, la gentillesse est fondamentale. Il avoue en ces termes le succès de sa stratégie :

Il [le commerçant marocain] me regarde d'un regard interrogatif, désireux de savoir si c'est le thé que je demande.

Le visage de cet homme s'illumine d'un trait. Il sourit d'un sourire dont la sincérité m'éclaire. Je lui demande s'il comprend le français ou le sénégalais. Il fait un mouvement de tête négatif, de gauche à droite, et des songes tristes s'emparent de mon esprit, mes regards se tournent vers la terre sans la voir. Dieu ! Je pense à tout le mal qui naît et grandit de l'ignorance. Les cœurs humains se rencontrent tout vibrants à l'unisson, dans l'harmonie des sentiments. L'humanité, c'est la parole bien comprise. Mais les pays, les races, les couleurs, établis forcément à cause de l'immensité de cette œuvre imposante qu'est le monde, ont produit des divisions, et par conséquent des différences de langues, d'où les malentendus destructeurs du genre humain. Qu'il serait beau d'entendre le son clair d'une langue appliquée universellement par les peuples qui souffrent tant de ne pas se comprendre en toutes choses, et jusqu'au fond. (Diallo, 1985 : 67-68)

Les distances prises par le commerçant à la vue de l'étranger sont significatives. En réalité, elles témoignent de la méfiance du Marocain. Le Noir qui est en face de lui est un étranger, même s'ils sont tous des Africains. Néanmoins, ainsi que l'atteste le champ lexical de la générosité, la bonté aide à raffermir les relations entre les divers peuples. Il revient alors à tous d'encourager un climat paisible avant de songer au dialogue puisque « dialoguer, c'est s'inscrire dans l'ouvert, l'hospitalité et l'horizon du «vivre-ensemble» » (Cherif, 2009 : 30-31). D'ailleurs, à en croire Bakary Diallo, si les malentendus persistent, c'est parce que les paroles sont mal comprises, mal interprétées. La langue commune, universelle et unificatrice

demeure la bonté. Grâce à cette valeur, le tirailleur sénégalais convainc son hôte dubitatif de l'obligation de discuter pour rendre paisible leur cohabitation.

En définitive, Bakary Diallo reconnaît dans *Force-Bonté* qu'il existe des malentendus inadmissibles entre des Africains. Pour résoudre ce problème, l'auteur sénégalais estime que seule la bonté peut faciliter le dialogue avec tous.

2. De la bonté pour dialoguer avec les hommes d'un autre continent (les Français)

Lorsqu'en 1926 apparaissait⁵⁹ *Force-Bonté*, Bakary Diallo avait déjà assez vécu aux côtés des Blancs (militaires et civils). Cette expérience, formatrice, lui a permis de découvrir et de comprendre les réalités d'une race. Connaître l'autre permet de lutter contre les préjugés. L'ancien combattant, né dans un pays (le Sénégal) anciennement colonisé par la France, veut profiter de son œuvre pour attester que la bonté contribue à établir un dialogue entre l'Afrique et la France. Convaincu de la générosité des Français⁶⁰, il ne manque pas de faire remarquer que « comme le ciel qui couvre l'étendue de la terre, la bonté française se voit partout » (Diallo, 1985 : 117). Dans son roman, Bakary Diallo met en exergue la bonté des hommes, celle des femmes et des enfants.

2.1. Dialoguer avec les hommes

Victimes de l'oppression coloniale, beaucoup de Noirs (tirailleurs, intellectuels, administrateurs...) ont souvent considéré les Français comme des ennemis. Par conséquent, ils ont appris à se méfier d'eux. Pour mettre un terme à cette méfiance, Bakary Diallo demande à ses frères de lutter contre certains préjugés pour un bon «vivre-ensemble». C'est tout l'intérêt de cet avertissement du narrateur : « Eh bien, c'est une mauvaise croyance. La France est trop humanitaire » (Diallo, 1985 : 146). Bakary Diallo tient à préciser que les Français, à tous les points de vue, sont généreux et ouverts à tout dialogue. Dès lors, le narrateur semble inciter à l'échange interculturel, « source d'enrichissement au sein de la société » (Souhila, 2016 : 61).

⁵⁹ « Aborder un texte littéraire exige une réelle connaissance du contexte socioculturel pour en comprendre textuellement le message encodé par l'auteur ». (Tifour, 2012 : 38)

⁶⁰ « J'ai observé des plus minimes faits aimables de milliers des vôtres : [...] hommes, femmes, enfants [...] » (Diallo, 1985 : 168).

Dans *Force-Bonté*, le narrateur loue l'esprit d'ouverture de plusieurs hommes. En vue d'attester qu'il n'a « à l'égard des Français qu'une juste reconnaissance » (Diallo, 1985 : 80), il cite de nombreuses figures masculines qui se sont investies pour faciliter le dialogue avec les Noirs. Parmi celles-ci, il convient de rappeler le capitaine Coste qui est « plein de bonté » (Diallo, 1985 : 85), le médecin-major Jacquement, apprécié pour son « extrême bonté » (Idem, 1985 : 109), le chirurgien Sébilleau qui est appelé pour « sauver la vie » (Idem, 1985 : 115) des tirailleurs, le professeur Corlieu qui enseigne « la bonté française » (Idem, 1985 : 119) ... Toutefois, dans le cadre de cette étude, nous ne mettrons l'accent que sur un officier et un médecin.

À la suite des préjugés racistes, longuement nourris par les soldats, les tirailleurs sénégalais finissent par se rendre compte de la gentillesse d'un officier blanc. À ce propos, le narrateur avoue :

Nous avons réfléchi et trouvé qu'il ne s'agit pas de chercher l'essence d'un être dans la couleur de son corps, mais dans son âme instruite par la raison. C'est pour cette vérité que cet officier bien français s'est vu aimer par nous, tirailleurs sénégalais, qui ne demandent que ceci : le pouvoir d'aimer. Il nous a donné ce pouvoir, et notre affection sera éternelle pour le chef que nos esprits et nos cœurs ont apprécié pendant deux ans, dans les dures circonstances de la guerre. Ses bienfaits nous obligent beaucoup à aimer et à honorer sa race française, qu'il a su noblement, irréprochablement, représenter parmi nous, qui l'étudions silencieusement. (Diallo, 1985 : 89)

L'occurrence du verbe « aimer », ajoutée au champ lexical de l'affection, renvoie aux leçons de générosité que le capitaine Coste a transmises aux tirailleurs sénégalais. Une telle bonté est nécessaire afin de les rassurer, car ils nourrissaient beaucoup de préjugés. Les preuves d'affection dont le médecin fait montre encouragent ses soldats et les mènent à apprécier positivement les Blancs. Bakary Diallo admet que le bon « vivre-ensemble » ne dépend pas de la différence raciale, mais plutôt de la bienfaisance, surtout en temps de guerre. Le capitaine Coste apparaît ici comme le bienfaiteur des tirailleurs sénégalais leur ayant permis de vaincre leur peur du Blanc, grâce aux discussions.

En outre, Bakary Diallo apprécie les bienfaits d'un médecin. Il s'agit du major Jacquement. D'après l'auteur, ce dernier a permis de rendre possible le chaleureux contact entre les tirailleurs et les Blancs. Dans ce cadre, le narrateur renseigne :

Le médecin-major Jacquement, chef de service à la salle Trousseau, me témoigne une extrême bonté. Il vient fréquemment le matin et le soir, me serre la main, me questionne sur mon état, demande si je désire quelque chose, recommande aux infirmières de prendre double soin de moi. Je sais qu'il n'y a pas de différence de traitement à faire entre les blessés qu'il soigne et je me demande ce qui peut ainsi lui donner cette bonté doublée à mon égard. Le tact qui lui fait renforcer sa bienveillance pour ma pauvre personne, vient-il de ce que je suis seul Africain avec des Européens dans la salle ? Je le suppose [...]. (Diallo, 1985 : 109-110)

La générosité du médecin émeut Bakary Diallo. Malgré sa grave blessure, le blessé de guerre retrouve la joie de vivre grâce aux soins du major Jacquement. Ici, la répétition du mot « bonté » est révélatrice des qualités humanistes de ce Français. Sa gentillesse le pousse à traiter les Africains avec compassion et respect. En fait, son attitude n'est pas seulement due à son professionnalisme. S'il parvient à établir facilement le contact avec les tirailleurs blessés, s'il parvient à les rassurer moralement, c'est parce qu'il est d'une « extrême bonté ». Grâce à une « âme instruite par la raison » (Diallo, 1985 : 89), il renouvelle ses actes de bienfaisance pour mieux dialoguer avec Bakary Diallo et ses amis afin de pouvoir les soigner. Son soutien psychologique inestimable permet aux blessés de guerre de garder espoir.

2.2. Dialoguer avec les femmes

Bakary Diallo reconnaît dans *Force-Bonté* que son séjour en France n'est pas si rose. Ne maîtrisant pas la langue française, il a du mal à entrer en contact avec les autres. Aussi vit-il, quelque temps après, de sérieuses difficultés en raison de sa langue coupée en deux et qui « est à moitié dans [s]a bouche cassée » (Diallo, 1985 : 107). Grâce à la bonté de plusieurs Françaises, le tirailleur sénégalais a su apprécier les charmes du « vivre-ensemble ». C'est ainsi qu'il rend hommage à de nombreuses figures féminines qui ont toutes eu à traiter avec égard les Noirs à Cette, à Paris ou dans n'importe quelle autre localité française. Parmi ces femmes, Bakary Diallo cite Maman Jullian qui « est l'image même de la bonté » (Diallo, 1985 : 164), Mme Gaveau qu'il remercie pour son « bienfait » (Idem, 1985 : 158), Mme Hasselmans, « sa bienfaitrice » (Idem, 1985 : 160), Mairaine Baudry et Mme Juliette Étienne Dufour dont il magnifie la « bonté intelligente » (Idem, 1985 : 163), etc.

Ces femmes dont la générosité et l'esprit d'ouverture ont rendu tout dialogue possible avec Bakary Diallo, en dépit de plusieurs barrières, sont de

condition sociale et de profession différente. Pour notre analyse, nous en retiendrons deux.

La première est Mlle Albertine Velty. Celle-ci, en compagnie de sa sœur et de ses amies, fait partie des « aimables personnes françaises » (Diallo, 1985 : 119) qui viennent chaleureusement rendre visite à Bakary Diallo, interné à l'hôpital Rollin (avenue Trudaine). Elle apparaît comme l'amante⁶¹ de Bakary Diallo. Sa sensibilité, sa tendresse et son charme contribuent à motiver le blessé de guerre. Loin de son Mbala natal et gravement atteint à la mâchoire, ses échanges avec sa copine française lui permettent de s'épanouir. Les passionnées visites du jeudi et du dimanche de Mlle Velty, en compagnie de ses proches, aident à soulager la peine de Bakary. Dans ce sens, il confesse :

Dès qu'elles sont là, tour à tour, en commençant par Albertine, elles m'embrassent et m'amènent vers un banc dans la cour de Rollin, car, pour elles, je suis fatigué. Il me plaît de porter mes regards sur leurs têtes, leurs cheveux propres, leurs joues pleines de jeunesse et de beauté ; mais c'est surtout à leur sourire que mes yeux s'arrêtent le plus longuement, car il me paraît y revoir le sourire de mes sœurs qui, comme elles maintenant, m'entouraient jadis fraternellement. J'éprouve beaucoup d'amitié pour ces fleurs de premier âge. Leur gaieté invariable à mes côtés, durant leur présence à Rollin, n'admet pas que j'écoute le silence parler dans le silence du cœur isolé. (Diallo, 1985 : 120)

Cette assistance de Mlle Velty est significative de la bonté française. Albertine, par ses visites sans cesse renouvelées, est à l'image de toutes les Françaises dont le tirailleur magnifie l'esprit humaniste. Toute l'affection dont Albertine fait montre aide le narrateur à oublier son affliction. D'ailleurs, le champ lexical de la tendresse (illustré par le verbe « embrassent », les substantifs « sourire » et « gaieté », l'adverbe « fraternellement ») reste évocateur de la grande générosité de Mlle Velty. Ce rapprochement chaleureux permet à Bakary de se sentir chez lui. C'est tout le sens de la comparaison et de la métaphore notée dans le passage ci-dessus. Elles suggèrent le désir du narrateur de considérer les jeunes demoiselles qui viennent lui tenir compagnie comme ses propres sœurs. Il entend bien saluer cette marque de sympathie. La présence d'Albertine, ses propos réconfortants, son sourire tendre, son élégance... ne font qu'attester son envie de partager avec son frère noir les délices du «vivre-ensemble».

⁶¹ « Très sensible à son rayonnement royal, j'ai les yeux sur toute sa personne, mon cœur veut parler, mon esprit plonge aux sources de la mémoire pour traduire en français mes pensées sénégalaises ». (Diallo, 1985 : 122)

La seconde est Lucie Cousturier. Dans *Force Bonté*, Bakary Diallo rend un hommage appuyé à cette humanitaire française. Artiste-peintre de formation, elle fait partie des Blanches qui ont soutenu les tirailleurs sénégalais. Cette Française désapprouve les attitudes racistes de ses compatriotes à l'endroit des Noirs. Consciente que la grande barrière entre les peuples est la langue, elle décide d'attester les tirailleurs afin de leur enseigner le français. Dans son désir de faciliter l'intégration des Africains en France, Lucie Cousturier devient une véritable pédagogue. Roger Little reconnaît ce grand rôle joué par cette bienfaitrice :

Souhaitant promouvoir une communication simple entre Blancs et Noirs, Cousturier s'attache donc à l'enseignement du français véridique. Petit à petit, autodidacte en la matière, elle crée son propre programme et s'adonne, généreuse, à la tâche qu'elle s'est imposée. L'ambiance chaleureuse qu'elle crée autour d'elle y est pour beaucoup : le mépris souvent renversé des élèves, pour ne rien dire de celui qu'on attache si largement aux Noirs, en est totalement absent, et Cousturier sait s'adapter avec une patience apparemment infinie aux compétences et aux aptitudes de chacun. (Little, 2001 : xv)

Roger Little révèle la première valeur de cette Française qui a séduit Bakary Diallo : son sens du dialogue. Une telle disposition justifie les qualités humaines de Lucie Cousturier. Le champ lexical de la clémence traduit par les adjectifs « généreuse », « chaleureuse » et le substantif « patience » est illustratif de la pédagogie de Cousturier qui repose sur la bonté. Cette mission altruiste, risquée à l'époque, menée par cette dame est magnifiée par Little. Il rappelle que ce sont les efforts de cette humaniste française qui ont permis aux Noirs, plus précisément aux tirailleurs sénégalais, de dialoguer facilement avec les Français en pleine colonisation. Grâce à ses leçons de générosité, Lucie Cousturier transmet aux groupes de soldats coloniaux le secret pour une compréhension mutuelle : la communication.

Les grands efforts de Lucie Cousturier pour permettre aux Noirs d'apprendre la langue du colonisateur, de découvrir la culture française, de mieux communiquer avec les Blancs sont exceptionnels. Bakary Diallo apprécie ce rôle joué par cette humanitaire. À cet effet, il dévoile son attachement à cette dame en ces termes :

Je n'avais pas voulu rester berger, mais cette fois, vaincu par la persuasion de la force de votre bonté, je vous demande de me faire le Berger des Reconnaissances. Vous l'aurez voulu⁶² ainsi,

⁶² Analysant l'influence de Lucie Cousturier sur les écrivains négro-africains comme Bakary Diallo, Roger Little souligne que « son rôle dans la naissance de la littérature

Vénérable Dame Lucie Cousturier, vous dont je me rappelle l'humaine disposition qui poussait votre âme libre, à l'extrême développement du bon sens, vers le bien, vers l'humanité ; le bien, l'humanité, vous en connaissez si largement, vous teniez tant à en résoudre les problèmes, que les partis pris ont compliqués dans les cœurs humains qui ne demandent qu'à être bons. (Diallo ; 1985 : 167)

Ici, il convient de noter l'influence positive de la mission de Lucie Cousturier sur la moralité de Bakary Diallo. S'il décide de devenir l'ambassadeur des bonnes causes, c'est en raison des leçons de générosité qu'il a reçues de Lucie Cousturier. Les récurrences des mots « bon » et « humanité » suffisent pour révéler la générosité de cette Française. Marqué par une telle élégance humaine, le narrateur tient à inculquer les valeurs aux autres. Tout comme elle, Bakary Diallo est prêt à faire des sacrifices afin de transmettre aux individus le sens de la bonté. Aucune entente n'est possible sans bienfaisance. Pour éviter les malentendus, les préjugés racistes, les hommes doivent apprendre les réalités de leurs semblables et s'accepter dans la différence. C'est bien ce que Cousturier a permis de comprendre. Bakary Diallo estime de ce fait que le «vivre ensemble» repose sur la volonté de tout un chacun de désirer le dialogue et d'en faire la promotion.

2.3. Dialoguer avec les enfants⁶³

Insoucieux, spontanés, les enfants expriment fidèlement leurs sentiments. Esprits naturels et âmes franches, ils traduisent librement leurs impressions. Leur compagnie est toujours appréciée par les grandes personnes dans la mesure où leurs attitudes peuvent aider à relever des émotions ignorées. Dans *Force-Bonté*, Bakary Diallo les met dans son groupe de « nids de bonté » (Diallo, 1985 : 96). Effectivement, les enfants font partie des personnes qui accueillent, de manière chaleureuse, les tirailleurs sénégalais à leur arrivée en France. À Cette, une ville française, les soldats de l'armée coloniale sont accueillis en héros. Le narrateur, ému par cette marque d'affection, s'attarde sur ses relations avec les enfants.

D'abord, il apprécie la sympathie d'un groupe d'enfants que les tirailleurs rencontrent en ville. Dans l'extrait qui suit, Bakary Diallo magnifie leur entrée en relation avec ces petits :

africaine de langue française est littéralement inestimable ». (Little, 2001 : xx)

⁶³ « Voyez aussi combien les enfants aimés et respectés sont le plus souvent aimants et respectueux, et ressentent le partage comme une condition du " bien vivre ensemble" [Termes mis entre guillemets dans le texte initial]». (D'Ansembourg, 2008 : 22)

Il est plus facile de s'entendre avec les enfants qui viennent à nous. Ils sont propres, mignons et attirent l'amitié tels que des anges de rêve. Un peu craintifs, mais résolus, ils nous tendent leurs petites mains, que certains d'entre eux retirent ensuite [...].

Nous observons, sans le laisser paraître, ces petits camarades qui doivent nous prendre, vu notre toute franche gaîté, pour des enfants comme eux. L'aise leur revient, ils nous redonnent leurs mains. Ils n'hésitent plus, ils ont constaté, et nous sommes satisfaits également. Je suis ravi par ces faits enfantins, bien dignes d'intérêt pour les esprits-cœurs dévoués à la noble mission de fraternité. (Diallo, 1985 : 96-97)

Bakary Diallo apprécie la rencontre avec ces enfants. En fait, ces derniers offrent de manière générale une chaleureuse compagnie. Leur sympathie encourage les plus âgés à souhaiter discuter avec eux. Grâce à leur tendresse, leur innocence, ils donnent une envie de s'attacher à eux. Dans cette logique, le néologisme « esprits-cœurs » trouve toute sa valeur. Ce mot composé participe à mettre en relief la générosité de ces doux êtres. C'est bien cette disposition qui leur permet de rendre tout contact avec les autres facile. Aux yeux de Bakary et de ses camarades, les enfants sont des êtres purs et par conséquent bons. Ainsi, après quelques instants de méfiance, ils finissent par accepter de dialoguer avec les étrangers. Cette décision prise finalement par les petits français d'échanger avec les tirailleurs sénégalais émeut le narrateur. Il magnifie cet acte qui les soulage. Il assimile déjà ces enfants à ses frères eu égard au climat fraternel qui est né de leur rencontre. Dès lors, Bakary Diallo révèle que, en dépit de toute différence, tout dialogue est possible si les gens font preuve de générosité.

Ensuite, Bakary Diallo loue les qualités humaines d'une fillette. L'esprit d'ouverture de la petite française encourage le tirailleur sénégalais à se rapprocher d'elle. À ce sujet, ce passage est illustratif :

Je contemple la grâce de cette petite Française comme une vaste lumière surgie à mes yeux. Son petit sourire tranquille est l'indice de la bonté ; une bonté libre sans nuance. Je m'approche [...].

Elle me donne sa main toute blanche que j'admire, et je retourne au camp avec promesse intérieure de revenir la voir encore. (Diallo, 1985 : 97)

La douceur de la petite Française mène Bakary Diallo à la traiter comme son amie, malgré la différence d'âge. D'ailleurs, cette relation amicale lui permet de trouver une famille tutrice : les Baudry. Se liant d'amitié à Simone

Auguste Baudry, Bakary commence à s'épanouir en France. Désormais, il peut dialoguer avec la petite française. La langue ne paraît plus comme un obstacle du moment où la bonté rend fluide et possible toute communication. C'est probablement dans cet ordre d'idées que Elisabeth Chalié-Visuvalingam précise : « Communiquer [...] ne consiste pas à s'échanger des signes, mais du sens à travers un dialogue. Rien n'est premier. Le sens advient avec le dialogique » (Chalié-Visuvalingam, 1996 : 158).

Cette pensée de Chalié-Visuvalingam montre que la communication est possible si les interlocuteurs décident réellement de dialoguer. Aucune différence ne peut alors être un obstacle quant à la compréhension dès que le débat est provoqué. Bakary Diallo partage bien cette idée. Il estime que s'il parvient à converser avec son amie française, c'est parce qu'ils désirent tous communiquer. Cette disposition à débattre et ce plaisir d'échanger font naître un bonheur indescriptible chez Bakary Diallo. Cette joie de vivre ensemble séduit le narrateur. Au total, la bonté aide à vaincre les préjugés et facilite le dialogue entre le Noir et les Blancs.

Conclusion

En définitive, il convient de reconnaître que *Force-Bonté* de Bakary Diallo est le roman de la bonté. Le narrateur érige celle-ci en valeur afin d'espérer la proposer comme l'arme secrète de tout dialogue. Il est évident, pour son auteur, que l'ouvrage, paru dans un contexte de conflits culturels, est un prétexte pour réconcilier tous les peuples. Pour régler les malentendus, le schéma dialogique que le romancier dessine repose essentiellement sur la bienfaisance. Autant Bakary Diallo exige de la bonté entre les Africains, autant il reste convaincu qu'elle est la clef de voûte du dialogue interracial. De ce fait, il atteste que le « vivre ensemble » nécessite que les hommes soient des « esprits-cœurs » (Diallo, 1985 : 97), c'est-à-dire qu'ils soient capables d'aimer et de « faire aimer » (Senghor, 1964 : 94). Bakary Diallo appelle à la communion de tous pour un monde paisible et un climat apaisé. Pour combattre les différences, résoudre les différends qui minent les rapports humains, le romancier sénégalais estime que le dialogue est obligatoire. Mais pour dialoguer, un esprit de dépassement est nécessaire. S'il faut clore maintenant, il reviendra d'admettre avec Jean-Richard Bloch qu'avec *Force-Bonté* le tiraillier sénégalais « nous donne un exemple mémorable : pour lui, comprendre passe juger, pardonner passe condamner » (Bloch, 1985 : 3).

Bibliographie

ANSEMBOURG (d') Thomas, 2008, « Préface », *L'Art d'être bon*, Paris, Belfond, p. 11-26.

- ASGARALLY Issa, 2005, « *La place de la littérature dans l'interculturel* », www.africultures.com/read/offline, p. 1-3, (consulté le 21 février 2019).
- BATAILLE Georges, 1957, *La Littérature et le mal*, Paris, Gallimard.
- BETI Mongo, 1955, « *Afrique noire, littérature rose* ». *Présence Africaine*, n°1-2, p. 133-140.
- BLOCH Jean-Richard, 1985, « Avertissement de l'édition de 1926 ». *Force-Bonté* [1^{ère} éd. : 1926], p.1-3.
- CHALIER-VISUVALINGAM Elisabeth, 1996, « *Littérature et altérité. Penser l'autre* », *Revue d'Études Françaises*, n°1, p. 133-160.
- CHERIF Mustapha, 2009, « *Le spécifique et l'Universel : l'enjeu du dialogue des cultures* ». *Le Dialogue interculturel et le rôle des écrivains dans la promotion de la diversité*, Actes du colloque, p. 28-35.
- COUSTURIER Lucie, 2001, *Des Inconnus chez moi* [1^{ère} éd. : 1920], Paris, L'Harmattan.
- DIALLO Bakary, 1985, *Force-Bonté* [1^{ère} éd. : 1926], Paris, NEAS.
- EINHORN Stean, 2008, *L'Art d'être bon. Oser la gentillesse*, trad. de l'anglais par Christine Lefranc, Paris, Belfond.
- KANE Mohamadou, 1985, « Préface à Force-Bonté », *Force-Bonté* [1^{ère} éd. : 1926], p. III-XIX.
- KONE Diakaridia et SORO Aboudou N'Golo [Sous la direction de], 2017, *De l'Altérité à la poétique du «vivre-ensemble» dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan.
- LITTLE Roger, 2001, « Introduction ». *Des Inconnus chez moi* [1^{ère} éd. : 1920], Paris, L'Harmattan.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, 2009, *Les Confessions* [1^{ère} éd. : 1782], Paris, Gallimard.
- SAMAKE Adama, 2010, « *Littérature et interculturalité : le dialogue culturel dans le roman africain de langue française* », *Acta Iassyensia Comparationis*, n° 8, p. 302-314.
- SENGHOR Léopold Sédar, 1964, *Liberté I : Négritude et humanisme*, Paris, Seuil.
- SOUHILA Bousba, 2016, *Histoire et interculturalité dans Léon L'Africain d'Amin Maalouf*, Mémoire de Master, Béjaïa, Université Abderrahmane Mira.
- TERESTCHENKO Michel, 2011, « *La littérature et le bien* », *Revue du MAUSS*, n° 37, p. 427-445.
- TIFOUR Thameur, 2012, « *Le texte littéraire : un médium culturel* », *Revue des Études de la Langue Française*, n° 7, p. 35-48.
- WANE Yaya, 2011, « *Les Castes chez les Toucouleurs* », www.senegalfouta.canalblog.com, (Consulté le 21 février 2019)
- ZAOUÏ Amine, 2009, « *La peur intellectuelle et la décolonisation du regard* », *Le Dialogue interculturel et le rôle des écrivains dans la promotion de la diversité*, Actes du colloque, p. 74-79.